

# TRACT N°3

13/12/2012

*Quelle honte !* : c'est sous cet objet que l'association Ergastule recevait, le 2 décembre dernier, un e-mail – dont le nom de l'auteur importe peu – en réponse à la campagne de communication lancée autour des multiples édités en 2012. En cause, une œuvre en particulier : *Dildo Christ* de Pierre Belouïin, encore sous-titrée : *La Nonne Onaniste*. Sculpture en élastomère, née du collage d'un godemichet et du haut du corps

Pierre Belouïin, le fait est que j'épousai sans hésiter leur cause. Dans leur détail, les remarques qui suivent n'engagent cependant que moi.

J'ai souligné tout à l'heure combien il était prévisible que *Dildo Christ* suscitât quelque réaction de la part de chrétiens offusqués dans leur croyance. Elle s'inscrit en effet dans une certaine histoire de l'art, où affleuraient surtout, au XX<sup>e</sup> siècle, et s'il faut, pour la commodité, user d'étiquettes, les noms de dadaïsme, de surréalisme ou bien encore de situationnisme : une certaine histoire de l'art qui s'est peu embarrassée de ménager les religions, quand elle ne leur a pas, bien mieux, montré une franche hostilité. Qu'il suffise par exemple de citer, parmi une abondance d'œuvres, et comme le fruit d'un choix volontiers subjectif : la photographie *Notre collaborateur Benjamin Péret injuriant un prêtre*, publiée en 1926 dans le numéro 8 de la revue *La Révolution surréaliste*, le Scandale de Notre-Dame, perpétré dans la célèbre cathédrale parisienne par Michel Mourre et Serge

de l'art, conception qu'on pourrait qualifier de critique, ou bien encore de philosophique, au sens où elle considère l'art comme un lieu où mettre en crise toutes les formes de croyances ou d'opinions.

Qu'est-ce, en effet, que l'opinion ? Littéralement, c'est quelque chose à quoi l'on opine, c'est-à-dire que l'on accepte et, bien mieux, à quoi l'on adhère ; quelque chose qu'on a, le plus intimement, reçu de notre famille, mais qui, plus généralement aussi, provient de notre environnement culturel, déterminé, comme on sait, à la fois historiquement et géographiquement : nous ne tiendrions certes pas les mêmes choses pour vraies, et d'une vérité si certaine et si évidente, si nous étions nés à telle autre époque plutôt qu'à celle-ci et/ou nés là-bas plutôt qu'ici. Ainsi définie, l'opinion n'est rien d'autre, on le comprend dès lors, que l'autre nom de la croyance : une notion qui dépasse, on a tendance à l'oublier, le seul domaine de la religion. C'est une manière de se rapporter au réel, de se satisfaire de

# QUELLE HONTE !

d'un Christ détaché de sa croix, il était prévisible que *Dildo Christ* – à plus forte raison ainsi nommée – suscitât quelque réaction de la part de chrétiens offusqués dans leur croyance. Quand bien même la langue de ce message était approximative, et l'argumentaire déployé plus approximatif encore, quand bien même ce n'était là qu'indignation et même colère, quand bien même s'y faisait jour la menace de quelque répression (« Sachez, n'hésitait-il pas à écrire, que je ferai le maximum pour que cet objet soit retiré de la circulation »), ou bien pour tout cela, il nous a semblé que cette réponse méritait elle-même une réponse, qui s'attache à en dépasser l'indignation et la colère – lesquelles sont, comme on sait, des passions tristes – pour entrer, plutôt, dans le champ du dialogue et de la rationalité. Tâche d'autant plus nécessaire, sans doute, que ce premier e-mail n'est pas resté sans suite, qu'il nous en est venu d'autres depuis, d'autres auteurs, allant parfois jusqu'à l'insulte, et qu'il en viendra encore, gageons-le, à mesure que la sculpture sera diffusée et exposée.

J'ai, jusqu'à présent, utilisé le nous : sollicité par l'association Ergastule et

Berna au cours de Messe de Pâques 1950, *L'Imitation du Cinéma*, film de Marcel Mariën réalisé en 1959, les peintures de Clovis Trouille ou, plus proches de nous, bon nombre d'œuvres du collectif Taroop & Glabel.

Il n'est pas sûr qu'on retrouve, chez Pierre Belouïin, telle franche hostilité à l'égard du christianisme : de même que le sous-titre, *La Nonne Onaniste*, relève surtout d'un jeu sur la sonorité des mots, *Dildo Christ* doit s'entendre surtout comme un jeu sur des signifiants visuels d'abord réputés antagonistes, mais entre lesquels Pierre Belouïin aperçoit, quant à lui, de possibles connections : l'histoire du christianisme n'est-elle pas traversée, de part en part, depuis les macérations de la chair et autres mortifications jusqu'à l'extase mystique, comme avant-goût ici bas de délices à venir, d'une ambiguïté fondamentale entre douleur et plaisir, dont le Christ en croix est le parfait symbole ?

Quoi qu'il en soit, dans cette liberté qu'elle prend vis-à-vis des croyances, il reste que *Dildo Christ* participe du moins d'une même conception de l'art que les œuvres qu'on a citées plus haut ou que bien d'autres au cours de l'Histoire

réponses toutes faites, d'idées reçues, pour se l'expliquer et s'y orienter, au lieu de continuer à l'interroger toujours, non sans une certaine inquiétude, aiguillonné sans cesse par le doute. Mais on le comprend aussi : l'opinion ou la croyance, en tant que telles, sont l'autre surtout de la pensée.

Or, donc, tout l'enjeu de la démarche philosophique, depuis la figure fondatrice de Socrate, ayant été, précisément, de mettre opinions ou croyances en crise, d'en sortir et par là

13/12/2012

TRACT  
N°3

même d'entrer dans la pensée, c'est pour cela que j'ai, il y a un instant, qualifié la conception de l'art qui nous occupe de conception critique ou philosophique : puisqu'aussi bien elle envisage les œuvres comme l'occasion de franchir ce pas.

Rien d'étonnant, du coup, à ce que les œuvres qui relèvent de cette conception avouent souvent certain goût pour le scandale : le scandale, du moins, entendu en son sens étymologique, σκάνδαλον, en grec, cet obstacle placé sur le chemin, qui nous fait trébucher, qui nous empêche de continuer à marcher comme auparavant. C'est tout le problème du commencement de la démarche philosophique : il y faut d'abord que ça ne marche plus ; il faut d'abord qu'il y ait un choc.

Dans l'art du XX<sup>e</sup> siècle, c'est le collage, peut-être, ainsi que le montage et le détournement, qui en dérivent, qui ont poussé le plus loin cette pratique du choc à vertu philosophique : qu'on songe ici aux œuvres d'un John Heartfield ou d'un George Grosz. Point de hasard, sans doute, si *Dildo Christ* reprend cet héritage.

Que *Dildo Christ* scandalise, choque, rien que de bien prévisible donc. En un sens – celui que je viens de définir – c'en est même tout l'objet.

Reste qu'on pourrait s'interroger sur l'efficacité réelle de cette pratique. Déjà en 1955, relatant le Scandale de Notre-Dame dans « Le Chemin de la Croix » (*Les Livres nus*, n°4, pp. 36-39), Marcel Mariën se demandait quelles étaient les conséquences effectives de l'affaire. « On observera, disait-il, qu'elle n'agréa que ceux qui étaient déjà convaincus d'avance » et que le sentiment religieux, quant à lui, « s'en tire indemne, sinon renforcé ». Si, aux yeux de Marcel Mariën, la portée de l'entreprise doit par conséquent être relativisée d'un point de vue politique, reste tout de même que « sur le terrain moral », elle demeure « attachante » et, bien mieux, « une forme d'activité humaine des plus recommandables ».

La distinction introduite ici par Marcel Mariën entre un plan politique et un plan moral est extrêmement intéressante.

Au plan politique, la pratique du scandale, dit-il, est certes de peu d'efficacité : elle ne fait pas sortir le public de la croyance, ou seulement un petit nombre de gens. À cet égard – et à suivre du moins le raisonnement de Marcel Mariën – rien ne saurait en effet remplacer une révolution : un

changement politique profond tel qu'il supprime les conditions matérielles et psychologiques qui donnent sa force à la croyance comme rapport au réel. En revanche, souligne-t-il, la pratique du scandale possède sa légitimité au plan moral : c'est même un genre de devoir, auquel devrait s'exercer tout individu, que d'aiguiser ainsi sa liberté d'esprit, et d'essayer, autant qu'il est en lui, d'aiguiser celle d'autrui.

On comprend qu'avec ce plan moral, nous nous situons au niveau des idées, de la liberté intellectuelle et de la liberté de l'exprimer et de la publier, lesquelles ne sauraient supporter la moindre limite ni la moindre surveillance.

Tout peut être pensé, tout peut être dit et diffusé : jamais les idées – fussent-elles les plus extrêmes et les plus contradictoires – ne seront assez échangées et agitées. Jamais on ne débattrà assez, quitte à se choquer soi-même et à choquer autrui. Dans le domaine des idées, comme dans celui du vivant, le repos équivaut *in fine* à la mort.

Tout le problème, cela dit, avec la religion, spécialement avec la religion chrétienne, et plus particulièrement encore avec la religion catholique, est qu'elle a souvent tendance à confondre, quant à elle, le plan moral et le plan politique, ou plutôt à ne pas vouloir les distinguer. Elle exige obéissance au niveau des idées. Elle ne saurait tolérer ce qui s'écarte des siennes, ce qui s'écarte de sa vision du monde, et s'arroge un droit de police pour faire respecter cette prétention. Ou plutôt faudrait-il dire que la police le lui accorde volontiers : le pouvoir politique eut vite fait de comprendre tout le parti qu'il pouvait tirer de cette vision du monde, de ces idées toutes faites élevées à la dignité de dogmes : y a-t-il moyen plus insidieux et plus dangereux de domination ?

Ce n'est pas le lieu ici de rappeler comment, s'agissant de la religion catholique, l'alliance s'est faite du théologique et du politique. Comment le politique s'est réclamé du théologique et comment le théologique, dans le même temps, s'est mâtiné de politique : depuis la conversion de Constantin, en 312, l'œuvre d'Eusèbe de Césarée et le Concile de Nicée – toutes choses qui créent la notion d'hérésie – jusqu'aux ravages tristement célèbres de l'Inquisition ou la théorie d'un ordre du monde, forcément et féroce-ment inégalitaire, institué de droit divin.

La liberté intellectuelle, la liberté de l'exprimer et de la diffuser, il a fallu la conquérir, l'arracher, en même temps que la liberté politique : la première, à vrai dire, fonde la deuxième. Il a fallu l'argumenter – qu'on songe ici au *Speech for the Liberty of Unlicensed Printing* (1644) de Milton ou au *Tractatus theologicopoliticus* (1670) de Spinoza – et il a même fallu, à la faveur de la Révolution française, l'imposer par la force : après avoir fait une dernière victime en France en la personne du Chevalier de la Barre, le blasphème, enfin, à partir de 1789, ne fut plus considéré comme un crime, et la liberté d'opinion et d'expression furent inscrites aux articles 10 et 11 de la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*. Sans doute, il restait encore bien du chemin à parcourir pour une application pleine et entière – la censure, en France, perdurera longtemps – mais le principe, qui en faisait officiellement un des droits de l'Homme, en était du moins une première fois posé.

Il ne laisse pas d'être fortement préoccupant de voir que ce qu'on a mis tant d'efforts et tant de siècles à séparer, le moral et le politique, recommence aujourd'hui, de plus en plus, à être mélangé : symptôme, sans doute, du grand désarroi moral et politique de notre temps.

L'arsenal des tenants des idées religieuses, l'arsenal des croyants bien sûr s'est adapté : avant de pouvoir, à nouveau, imposer leurs idées aux autres, il s'agit d'abord d'empêcher les autres de discuter leurs idées, au nom d'un prétendu respect qui leur serait dû. On ne saurait trop souligner combien il s'agit là d'un mésusage de la notion de respect. Ce qui mérite le respect, en l'occurrence, n'est-ce pas plutôt la liberté d'esprit ? Ne leur déplaît, les idées religieuses ne sont, quant à elles, que des idées : des idées comme les autres. Et les idées, quelles qu'elles soient, n'ont jamais mérité le respect. Tout au contraire : elles ne sont là que pour être critiquées, pour être discutées.

On a pu, à une époque, tenir pour dépassé le combat contre les religions. Clairement, on voit aujourd'hui qu'il convient de le poursuivre. Dès qu'on se relâche, les religions quittent le cercle du théologique pour se mêler de politique : elles en attendent seulement le moment.

François Coadou